

À l'heure où il ne reste plus rien de Grozny, capitale de la Tchétchénie – où on a pu vérifier les violations des droits de l'homme jusqu'aux crimes organisés, où les preuves d'attaques systématiques contre les civils sont données –, 300 000 femmes, enfants et vieillards se meurent dans des camps, et la guerre continue. Anna Politkovskaïa témoigne inlassablement.

Parus dans *Novaïa Gazeta* entre fin août 1999 et avril 2000, ces reportages sont le livre d'une guerre ; ils en démontent les ressorts et la logique, brossent le portrait impitoyable et tragique d'une armée russe à la dérive, en proie à une haine raciste à l'égard des Tchétchènes ; de fonctionnaires cupides et complices ; d'une population civile – tchétchène, daguestanaise, russe – prise au piège de la guerre, traquée, martyrisée, impuissante. Et, en filigrane, un portrait de la société russe et de son état. Les atrocités commises par les troupes fédérales conduisent l'auteur à poser une terrible question : les Russes sont-ils en passe d'accomplir un quasi-génocide ?



Anna Politkovskaïa, quarante et un ans, a reçu la Plume d'or (prix de l'Union des journalistes de Russie) en janvier 2000. Elle est célèbre pour ses reportages consacrés aux millions de gens en état de faiblesse parce qu'ils vivent dans une époque postcommuniste fertile en bouleversements géopolitiques et sociaux.

Elle s'est fait leur porte-parole et dénonce les institutions et les fonctionnaires corrompus d'un régime qui n'a cure de ses citoyens. Ses articles témoignent de l'état de conscience du meilleur de l'intelligentsia russe.

www.laffont.fr

2000-V / 109 F

16,62 € TTC FRANCE



9 782221 092798

ANNA POLITKOVSKAIA
**VOYAGE
EN ENFER**
JOURNAL DE
TCHETCHENIE

Publié en 2000
il y a 23 ans

ROBERT LAFFONT

d'école. Je ne sais pas quand est-ce que nous reviendrons à la maison. »

Koka Moussostova : « Nous sommes allés en Ingouchie à cause des actions militaires. Ici des avions et des hélicoptères militaires russes nous survolent. Ils frôlent presque les toits. J'ai peur. J'ai envie de rentrer en Tchétchénie, d'y vivre, étudier, jouer, avoir des amis. J'aime beaucoup ma patrie. Aidez-moi ! »

Marina Mahomedkhadjieva : « Ma ville de Grozny resplendissait toujours de beauté et de bonté. Mais maintenant tout cela est parti comme un beau rêve, et il ne reste que des souvenirs. La guerre ne voit personne : ni ville, ni école, ni enfants... Tout cela est fait par des armées russes, et c'est pourquoi nos yeux pleurent, mais aussi nos petits cœurs. Maintenant nous n'avons pas où étudier, jouer, nous amuser. Maintenant nous courons d'un endroit à l'autre sans savoir que faire. Mais, si on nous demandait, nous répondrions : ça suffit de verser du sang. Si vous n'arrêtez pas cette guerre insensée, nous ne vous le pardonnerons jamais. Soldats, militaires ! Pensez à vos enfants, à votre enfance ! Rappelez-vous ce que vous vouliez dans votre enfance et ce que veulent vos enfants, et vous comprendrez à quel point cela est dur et triste pour nous. Arrêtez ! Nous voulons rentrer chez nous. »

18

La liberté ou la mort ? Il se trouve que
c'est la même chose...

Voici des récits inhumains. On prétend que, pour savoir ce qui s'est réellement passé, il faut les diviser par un certain nombre (10, 100, 200 ?). Mais, quel que soit ce diviseur, le résultat est dans tous les cas monstrueux.

27 mars 2000

Un jeune homme et une jeune fille sont assis par terre, les genoux sous le menton, sur l'une des couvertures grises de l'aide humanitaire de l'ONU qui recouvrent le béton nu. Je m'efforce de les faire parler de l'avenir en leur posant des questions du genre : « Quels sont vos projets ? Quels métiers voulez-vous exercer ? »

Eux, ils n'ont en tête que le présent, des choses concrètes :

– Demain nous irons dans la montagne chercher des oignons sauvages. Il n'y a plus rien à manger.

Mais, moi, j'essaie toujours de les aiguiller sur les rêves, sur les espoirs d'un sort meilleur :

– Est-ce qu'il y a déjà des fleurs dans la montagne ?

– Il y a des bombes qui n'ont pas explosé. Et beaucoup de soldats...

La réponse est venue naturellement, sans hâte, prononcée de manière impassible. Pourtant, derrière les mots, la haine flotte comme un drapeau.

Aslanbek et Rezeda sont frère et sœur. Ils ont respectivement dix-huit et vingt ans. Pendant la première guerre, ils étaient adolescents; durant la seconde, ils se sont endurcis. Et si Rezeda sourit encore à la dérobée, Aslanbek est aussi maussade que le béton sale autour de lui. Ils étaient à Grozny sous tous les bombardements. Ils se sont cachés dans les caves jusqu'au 5 février. Ce jour-là, les fédéraux assassinèrent sauvagement leur père, Salman Bichaïev, né en 1946. Ils l'ont tué pendant un « nettoyage » dans la cour de la maison sise au n° 3, rue Kislovodskaïa, à Aldy (arrondissement de Tchernoretchie, à Grozny). Puis ils ont emporté son corps. Ce n'est qu'au treizième jour de recherches que Larissa, trente ans, la sœur d'Aslanbek et de Rezeda, a découvert ses restes : un corps mutilé aux os brisés. Elle a ramassé dans un petit sac sa cervelle répandue sur un mur. Ils ont enterré leur père, puis ont pris la route de l'Ingouchie.

Ils habitent actuellement à la « Carrière », au bout de Karaboulak. Il s'agit d'une usine de matériaux de construction jadis prospère, comme le montrent les nombreux entrepôts en béton, laids comme des bunkers, aujourd'hui à moitié détruits. Aslanbek et Rezeda se sont installés dans l'un de ces « bunkers ». Ils le partagent avec trente autres personnes dont vingt-trois sont des jeunes gens et des enfants. La plu-

part ont entre quinze et vingt-deux ans... Ils surnomment leur taudis « la Discothèque », bien qu'il n'y ait ni musique ni danse mais simplement des châlits superposés d'où vingt-trois paires d'yeux contemplent les visiteurs. Tous les habitants de « la Discothèque » sont unis par des liens de parenté, parfois lointains, mais ils ont un point commun : ils ont vécu des « nettoyages » pendant lesquels certains de leurs proches, pères, grands-pères, oncles, frères, sœurs, tantes, ont été tués ou torturés à mort.

– Quels sont vos sujets de conversation, ici ?

– Pendant des jours entiers, on se raconte qui a été tué et comment, les restes qui ont été retrouvés. Bref, l'horreur, me répond Fatima Doldaïeva, dix-sept ans et prix d'excellence au lycée n° 2 de Grozny, promotion 1999.

Elle dit la stricte vérité. La mort est le principal sujet de conversation dans tous les camps de réfugiés de Tchétchénie et d'Ingouchie. La mort, pas la vie. Ceux qui ont perdu quelqu'un rôdent d'un camp à l'autre, à la recherche d'informations sur les leurs, et écoutent d'horribles récits.

Une tête de femme dans un foulard rouge

Ce jour-là, Souldan Chouaïpov se précipita à l'aéroport de Magas, en Ingouchie, dès les premières lueurs de l'aube. On l'avait pourtant prévenu que ses démarches seraient vaines, mais il tenait à y aller : il pensait que c'était son devoir. La radio avait annoncé qu'une délégation du Conseil de l'Europe arrivait et il avait l'intention de tout raconter à ces étrangers compatissants dès leur descente d'avion. Il était certain qu'ils prendraient aussitôt des mesures et que la

vie serait moins noire parce que le mal ne resterait pas impuni.

À quarante-cinq ans, Soultan ressemble à un vieillard. Ses cheveux sont blancs et un tic nerveux le fait sans cesse plisser les yeux. Quant à sa tête et à son corps, ils sont régulièrement secoués de convulsions. Il souffre visiblement d'une sérieuse maladie nerveuse et il sait très bien ce qui l'a provoquée : le 20 février, à Grozny où il était resté pendant tous les combats pour garder sa maison, les circonstances l'ont conduit à rassembler cinquante et un cadavres qui gisaient autour de chez lui, dans la rue Chefskaïa et les artères avoisinantes. Il en a enterré vingt et un tout seul. Les autres, par manque de force, il les a déposés dans la fosse de réparations d'un garage.

Toutes ces personnes avaient été sauvagement assassinées au cours d'un « nettoyage » dans le quartier de Novaïa Kataïama, dans la nuit du 19 au 20 février. La plupart étaient des voisins et des amis de Soultan. Comment ne pas avoir les nerfs brisés après cela ?

On dit que le massacre est l'œuvre de la 205^e brigade, célèbre pour sa férocité. Ses membres veulent venger dans l'horreur les victimes de la guerre précédente. Selon le récit de Soultan, des soldats entrèrent dans sa rue, le 19 février, et dirent aux habitants, sortis de leurs caves : « Partez vite d'ici. Ceux qui arrivent derrière nous vont tous vous égorger. »

– Les soldats sont repartis, poursuit Soultan, et nous avons ri d'eux. Nous pensions que c'était une ruse pour nous faire déguerpir et piller tranquillement nos maisons. Ces soldats ont été suivis par des commandos SOBR. C'étaient des gars corrects et rien ne s'est passé. Du coup, nous nous sommes relâchés. Le cauchemar a commencé à la tombée de la nuit.

Des fédéraux dans un uniforme indéterminé ont surgi entre chien et loup. Seït-Selim, un voisin de la ruelle Dounaïski, a été parmi les premiers à être tués. Il avait près de cinquante ans. Ils l'ont abattu parce qu'il leur a demandé à quelles troupes ils appartenaient. Le lendemain matin, alors que nous l'enterrions dans la cour de sa maison, les mêmes soldats sont revenus. « De quoi est-il mort ? » a interrogé celui qui l'avait tué. Nous avons répondu : « D'un éclat d'obus. » Si nous avions dit la vérité, ils nous auraient massacrés. Le tueur a ri. Il prenait plaisir à nous faire peur... Mais je reviens au crépuscule. Lorsque Saïd Zoubaïev, soixante-quatorze ans, est sorti de sa maison pour saluer les fédéraux, ces derniers l'ont obligé à danser : ils tiraient des rafales à ses pieds pour le contraindre à sautiller. Comme il n'en pouvait plus, ils l'ont abattu ! Allah soit béni ! Il n'a pas vu ce qu'ils ont fait à sa famille.

Soultan se tait. Il est sur le point de pleurer, mais personne ne doit remarquer sa faiblesse. D'un mouvement de tête, il ravale ses larmes et poursuit :

– Vers 9 heures du soir, un véhicule blindé a défoncé le portail de sa maison pour pénétrer dans la cour. Les soldats ont fait sortir tous les habitants et les ont alignés près de l'escalier extérieur. Il y avait là Zaïnab, soixante-quatre ans, la femme du vieux ; leur fille Malika, quarante-cinq ans, épouse d'un colonel de la milice russe, et son enfant, Amina, huit ans ; Mariet, quarante ans, la sœur de Malika ; son frère Rouslan, trente-cinq ans, avec Louisa, sa femme enceinte, et leur fille de huit ans, Élisa ; et enfin Saïdahmed, quarante-quatre ans, le neveu de Saïd... Les soldats ont tiré quelques rafales et il n'est plus resté de Zoubaïev au monde à part Inessa, une autre fille de Rouslan, âgée de quatorze ans. Avant de fusiller sa

famille, les militaires l'ont mise à l'écart, puis ils l'ont emmenée avec eux.

Ce qu'il est advenu de l'adolescente, Soultan ne le sait pas.

– Nous l'avons cherchée partout, explique-t-il. Mais elle semble s'être évanouie dans la nature. Nous pensons qu'elle a été violée et tuée quelque part. Sinon, elle serait revenue pour enterrer les siens. La même nuit, Idris, le directeur de l'école n° 55, a également été tué : ils l'ont d'abord battu longtemps, lui brisant tous les os, et puis ils l'ont achevé d'une balle dans la tête... Dans une autre maison, nous avons trouvé deux corps côte à côte : ceux d'une vieille Russe de quatre-vingt-quatre ans et de sa petite-fille Larissa, trente-cinq ans, une avocate connue à Grozny. Les deux femmes ont été violées et exécutées...

Et cette litanie de l'horreur se poursuit. Le corps d'Adlan Akaïev, professeur de physique à l'université d'État de Grozny, gisait dans la cour de sa maison. Il portait des traces de torture. Soultan a découvert aussi le corps d'un autre voisin, Demilkhan Akhmadov, quarante-sept ans. On lui avait coupé la tête et les bras.

– Beaucoup de victimes ont été décapitées, précise Soultan. Il me semble que c'était la marque de l'action punitive. J'ai vu des billots ensanglantés. L'un d'eux se trouvait rue Chefskaïa, une hache y était plantée, à côté d'une tête de femme dans un foulard rouge. Par terre, près de là, était étendu le corps d'un homme décapité. J'ignore où étaient le cadavre de la femme et la tête de l'homme. Je ne sais pas non plus qui ils étaient. J'ai vu également le cadavre décapité d'une femme inconnue. On lui avait ouvert le ventre pour y fourrer une tête... La sienne ? Ou celle d'une autre ?

Le 20 février, les hommes restés en vie s'employaient à la tâche lugubre d'arracher des lambeaux de vêtements aux cadavres pour les accrocher aux branches des arbres sous lesquelles ils les enterraient. Pour qu'un jour, après la guerre, les familles puissent identifier les tombes de leurs proches. Aujourd'hui, Novaïa Kataïama, où tant d'arbres sont ainsi décorés, justifie pleinement son nom bizarre aux consonances japonaises. Car c'est au Japon que l'on attache aux arbres des rubans multicolores en signe d'amour et pour honorer le souvenir des disparus...

– Pourquoi n'avez-vous pas quitté Grozny tant qu'il était encore temps ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas réfugiés en Ingouchie, vous, les Zoubaïev et tous ceux qui ne sont plus ?

La réponse de Soultan me laisse interdite :

– Dans les caves, pendant les bombardements, nous en avons beaucoup parlé. Nous faisons confiance aux généraux russes qui disaient qu'à l'arrivée des troupes la vie s'organiserait. Nous gardions nos maisons en prévision d'un avenir meilleur. Nous voulions être les premiers à avoir du travail après la libération...

Ils nous croyaient. Ils plaçaient leurs espoirs en nous. Et nous les avons tués !

Telle est l'histoire de Soultan. Aucune délégation du Conseil de l'Europe n'a atterri à l'aéroport de Magas. Il n'y avait que de hauts fonctionnaires moscovites, qui s'engouffrèrent dans les voitures officielles les attendant au pied de l'avion et partirent à toute vitesse. Personne n'écoula Soultan.

– J'aurais dû m'arroser d'essence et m'immoler par le feu pour attirer l'attention, me dit-il très sérieusement.

Puis le jeune vieillard tchétchène, qui a enterré vingt et un cadavres et regrette de ne pas avoir donné

une sépulture à trente autres, s'éloigne, solitaire, le dos voûté, en proie à des tremblements incoercibles qui l'obligent à remettre continuellement en place son chapeau qui menace de tomber.

Le passeport blessé

– Et comment pourrai-je traverser les postes de contrôle pour retourner en Tchétchénie? me demande Kheedi. En voyant mon livret d'identité¹, les fédéraux penseront tout de suite avoir affaire à une combattante et m'arrêteront... Et, si je raconte la vérité, ils me tueront à coup sûr...

Réfugiée de Grozny, Kheedi Makhaouri parvient à peine à parler et de longues pauses entrecoupent ses phrases. Mais elle montre avec obstination son document à tous ceux qui passent près de son lit d'hôpital. Le spectacle du livret rouge est en effet saisissant : il est transpercé de deux trous visiblement faits par des balles, comme des blessures. Et lorsque l'on voit, sur la deuxième page, la photo de la jeune et belle Géorgienne aux traits fins et aux yeux en amande, on ne peut que lever les yeux pour regarder l'original défiguré par la souffrance.

Kheedi pleure. Elle est certaine que c'est la fin pour elle, qu'elle n'arrivera jamais à Grozny. Elle a peur de tout ce qui porte un uniforme. Son histoire est simple et horrible. Pendant toute la guerre, elle est demeurée en Ingouchie où elle s'était réfugiée avec ses cinq enfants, chez des villageois de Nesterovskaïa.

1. Il s'agit de ce que les Russes appellent *passport*, parfois traduit par « passeport intérieur », qui ne sert nullement à franchir les frontières mais représente l'équivalent d'une carte d'identité et d'un livret de famille individuel. (N.d.T.)

Lorsqu'on annonça à la télévision que Grozny était libéré, elle décida d'aller voir dans quel état était sa maison, au 201, rue Pougatchev. Elle voulait s'assurer qu'elle pouvait rentrer chez elle et y ramener les siens. Elle prit donc la route, avec Larissa Djabraïlova, une amie qui habitait la même rue, mère de quatre enfants. En chemin, elles rencontrèrent Noura, une autre Tchétchène qu'elles connaissaient. Elle allait à Grozny dans le même but et se joignit à elles.

Elles arrivèrent le lendemain. De la maison de Kheedi, il ne restait que des murs. Elles allèrent chez Larissa. Et, là, il se produisit ce que les Tchétchènes craignent le plus : au détour d'une ruelle, le trio tomba sur des soldats en train de piller. Ils chargeaient dans des BTR des matelas, des fauteuils, des couvertures et tout ce qu'ils pouvaient emporter. Naturellement, ils les arrêtèrent toutes les trois. Ils leur bandèrent les yeux et les poussèrent dans l'un des blindés.

Quand le véhicule s'arrêta, les soldats les firent descendre, puis leur donnèrent l'ordre d'ôter les bandeaux. Lorsqu'elles constatèrent qu'elles se trouvaient dans les ruines d'une maison, près d'un mur, elles comprirent. Larissa fut tuée la première. Elle avait quarante-sept ans et mourut instantanément, sans souffrir. Avant son exécution, elle supplia ses bourreaux de l'épargner. Elle leur criait : « Je suis russe ! Je suis née près de Moscou ! Nous n'avons rien vu. Nous ne dirons rien à personne ! »

Noura mourut la deuxième. Elle aussi elle suppliait : « Pitié, les gars ! Je n'ai que quarante-trois ans. J'ai trois fils. Des jeunes, comme vous ! »

Kheedi termine son récit :

– J'ai été la troisième. J'ai vu le fusil-mitrailleur se pointer sur moi et puis plus rien. Tout était terminé.

Lorsque je me suis réveillée, je sentais une douleur atroce. Plus tard, j'ai reconstitué ce qui s'était passé. La rafale ne m'a pas tuée, mais je suis restée inconsciente. Les soldats n'ont pas vérifié si j'étais morte. Ils ont rassemblé nos corps et balancé un matelas sur nous pour y mettre le feu. Ils voulaient brûler nos cadavres, ni vu ni connu. Quand j'ai repris connaissance, le feu me léchait la jambe. Les soldats étaient partis. J'ai rampé en m'éloignant du matelas en flammes. Puis je me suis encore évanouie. Deux femmes qui allaient traire les vaches m'ont trouvée. Je suis revenue à moi dans une cave. Il y avait d'autres blessés. Nous avons été évacués par autobus, en Ingouchie.

J'ai rencontré Kheedi dans la chambre n°1 de l'hôpital du district de Sounja, à Ordjonikidzevskaïa (à la frontière tchéchéno-ingouche). Elle est dans un piètre état et le pronostic médical est très réservé.

– Pourquoi tout cela ? demande sa fille aînée, âgée de treize ans, qui reste à son chevet. Elle est si bonne et douce. Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer à la maison.

Une infirmière fait son apparition et entreprend de changer les pansements. L'abdomen de Kheedi est couvert de croûtes noirâtres : ce sont justement les blessures des balles qui ont troué son livret d'identité. Car la sacoche où elle le gardait était suspendue à son ventre.

Le cauchemar d'Aldy

Il est temps de revenir à « la Discothèque » auprès d'Aslanbek et Rezeda. Nous voilà de nouveau assis sur des blocs de béton et le jeune homme raconte

comment les soldats se sont livrés à d'horribles excès à Aldy. Ils ne se bornaient pas à tuer les gens, mais les humiliaient et les torturaient. Ils arrachèrent les couronnes en or du père d'Aslanbek en même temps que des dents saines. Une vieille femme, Rakhiat, leur voisine, eut la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, car ils ne parvenaient pas à lui prendre ses dents.

Rezeda dessine un plan schématique de sa rue pour rendre compte de l'avance des bourreaux.

– Voici notre maison. Et voici celle de Soutan Temirov, un retraité. Les supplétifs l'ont décapité et ont emporté sa tête. Ils nous ont dit qu'ils emportaient celles de tous les gens qu'ils soupçonnaient d'être en contact avec les boïeviki. Or, son frère était le président du Parlement tchéchéne avant la guerre. C'est pourquoi ils ont jeté le corps de Temirov aux chiens. Plus tard, lorsque les fédéraux sont partis dans d'autres maisons, les voisins sont parvenus à arracher la jambe gauche et le bassin aux chiens devenus sauvages. C'est tout ce qu'on a pu enterrer.

Selon les témoins, plus de cent personnes sont mortes lors du « nettoyage » d'Aldy. Pour l'instant, il n'y a pas de données plus précises. Ce sont les habitants des rues de Voronej et Matacha Mazaïev qui ont le plus souffert. Mazaïev, un héros de l'Union soviétique de la Seconde Guerre mondiale, était originaire du bourg. Mais il semble que les fédéraux n'ait pas choisi cette rue à cause de cela. Il se trouve que c'est la première à l'entrée d'Aldy.

Rezeda poursuit la reconstitution de l'itinéraire des bourreaux.

– Ensuite, ils sont allés chez les Khaïdarov. Là, ils ont exécuté le père et le fils, Goulou et Vakhou. Le vieux avait plus de quatre-vingts ans. La maison suivante était celle d'Avalou Sougaïpov. Il hébergeait

volontiers des réfugiés. Il y avait justement une famille dans sa maison : deux hommes, une femme et une fillette de cinq ans. Tous les adultes ont été brûlés vifs au lance-flammes, y compris la mère sous les yeux de la gamine. Avant le massacre, les soldats ont donné à la petite une boîte de lait concentré en lui lançant : « Va te promener. » Elle est probablement devenue folle. Chez les Moussaïev, au 120, rue de Voronej, ils ont tué le vieux Iakoub, son fils Oumar et ses neveux Ioussoup, Abdrahman et Souleïman. Le seul qui soit resté vivant est le vieil Hassan, le patriarche de la famille. On le considérait comme le doyen de tout le quartier de Tchernoretchie. Pourtant ils se sont acharnés sur lui : ils l'ont obligé à se coucher sur les cinq corps qu'ils venaient d'abattre et ont tiré sur lui pour le blesser. Puis ils lui ont dit que, s'il se levait, ils le tueraient. Ils sont restés là, à fumer. Hassan n'a pas bougé. Finalement, ils en ont eu marre et sont partis... Je ne peux plus rien raconter...

Rezeda sort en courant. Aslanbek se réfugie sur un châlit dans un coin éloigné. C'est Larissa, la sœur aînée, qui reprend le flambeau du témoignage. Elle me raconte des choses que des gens mentalement sains ne sauraient imaginer... que les arbres de leurs rues sont maintenant tachés du sang des fusillés.

– On peut nettoyer un mur, pas un tronc d'arbre ! s'écrie-t-elle. Jamais je ne pourrai retourner là-bas. Je suis incapable de vivre à côté d'arbres qui portent la trace de l'exécution de gens que j'estimais et aimais. En quittant Aldy, nous avons vu des hommes pleurer comme des femmes. Et les barbes des jeunes étaient devenues grises. En Ingouchie, j'ai regardé un reportage à la télévision sur le « nettoyage » d'Aldy. On a montré une femme accusée d'être un sniper qui tirait sur les fédéraux depuis les maisons. Elle était censée

justifier la cruauté du « nettoyage »... Je suis restée bouche bée : c'était Tania la rousse, une soularde connue de tout Tchernoretchie. En plus, une Russe. Elle est incapable de tirer : ses mains tremblent au point de ne pas pouvoir tenir une cuillère. Le quartier la nourrissait. Vous vous rendez compte ? Tania la rousse comme justification morale du cauchemar d'Aldy ?

Un enfant de sept ans saute de son châlit. Il pointe sur moi un fusil en bois et crie :

– Tu es russe ?

On lui dit de se taire, mais le garçonnet me lance :

– Tu es une fasciste !

Cette guerre qui se poursuit, au Caucase, salit de boue le pays tout entier. Quelqu'un a-t-il pensé à la manière de laver tout cela ? Au temps que cela prendra ? Il a fallu un demi-siècle à l'Allemagne pour se défaire des oripeaux de sa honte nationale. Et, pendant toutes ces années, nos enfants ont joué à la guerre contre les méchants Allemands, avec la bienveillance des adultes. Sommes-nous devenus aujourd'hui les Allemands du siècle qui s'annonce ? Et combien de temps faudra-t-il pour que les enfants tchétchènes cessent de jouer à la guerre contre les méchants Russes ?

Anna
Politkovskaïa
a été
assassinée en
2006 à Moscou
le 7 octobre

Date de
naissance
de Vladimir
Poutine
7 octobre 1952

Chronologie de la guerre de Tchétchénie

1999

7 août : Au Daguestan, début d'une rébellion armée d'islamistes wahhabites venus de Tchétchénie, dirigés par le chef de guerre Chamil Bassaïev et le commandant jordanais Khattab basé en Tchétchénie.

13 août : Moscou avertit que les bases islamistes seront frappées « même en Tchétchénie ».

15 août : Le président tchétchène Aslan Maskhadov décrète l'état d'urgence.

Début septembre : Quelque 2 000 rebelles islamistes venus de Tchétchénie s'infiltrèrent de nouveau au Daguestan et occupent sept localités. De son côté, l'aviation russe bombarde des villages tchétchènes à la frontière du Daguestan.

Septembre : Quatre attentats sanglants contre des immeubles d'habitation (un à Bouïnaksk, au Daguestan ; deux à Moscou ; un à Volgodonsk, dans le sud de la Russie) sont commis, chaque fois à quelques jours d'intervalle. Ils sont attribués aux indépendantistes tchétchènes. Le bilan est de près de 300 morts.

Mi-septembre : D'importantes forces russes (entre 20 000 et 30 000 hommes) sont massées aux frontières de la Tchétchénie.

- 23 septembre : Pour la première fois depuis la guerre de 1994-1995, l'aviation russe bombarde Grozny, la capitale tchétchène.
- 1^{er} octobre : Les troupes russes entrent en Tchétchénie. Le Premier ministre russe Vladimir Poutine annonce ne plus reconnaître la légitimité d'Aslan Maskhadov.
- 5 octobre : Aslan Maskhadov instaure la loi martiale.
- 6-10 octobre : Les forces tchétchènes se retirent de tout le nord de la république (rive gauche du fleuve Terek).
- 18 octobre : L'armée russe entre dans les faubourgs de Grozny.
- 21 octobre : Tirs de missiles sol-sol sur Grozny (137 morts, selon les Tchétchènes).
- 27 octobre : Nouveaux tirs de missiles sol-sol sur Grozny (112 morts, selon les mêmes sources).
- 29 octobre : Bombardement par les forces russes d'une colonne de réfugiés fuyant vers l'Ingouchie.
- 12 novembre : L'armée russe entre dans Goudermes, deuxième ville du pays.
- 17 novembre : Prise de Bamout. Bombardement par missiles de Grozny et d'Ourous-Martan (fief des wahabites).
- 18 novembre : Au sommet de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (CSCE), à Istanbul, les pays membres demandent à la Russie de rechercher une « solution politique » au conflit.
- Fin novembre : En deux mois de combats, près de 250 000 Tchétchènes se sont réfugiés en Ingouchie voisine.
- 2 décembre : Les Russes entrent à Argoun (sept kilomètres à l'est de Grozny).
- 6 décembre : Les Russes prennent Ourous-Martan. Un ultimatum est lancé aux civils de Grozny : ils ont jusqu'au 11 décembre pour quitter la ville.
- 10 décembre : L'Union européenne menace Moscou de sanctions. Moscou repousse son ultimatum.
- 12-20 décembre : Les troupes fédérales pénètrent dans quelques quartiers de Grozny et annoncent la prise des aéroports civil et militaire de Grozny.

- 20-21 décembre : Violents combats près de Serjen-Iourt, à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Grozny.
- 25 décembre : Assaut contre Grozny. Environ 2 000 combattants indépendantistes sont prêts à se battre maison par maison.
- 27 décembre : Le président Maskhadov déclare que Grozny sera défendu « jusqu'au bout ».

2000

- 3-6 janvier : Les combattants tchétchènes reprennent les localités d'Alkhan-Kala et Alkhan-Iourt (sud-ouest de Grozny), mais sont contraints de se replier au bout de trois jours.
- 7 janvier : Moscou notifie la suspension des opérations à Grozny pour protéger les civils et éviter une catastrophe écologique.
- 10 janvier : En raison des attaques tchétchènes sur différentes localités, Moscou proclame la fin de la trêve décrétée trois jours auparavant.
- 12 janvier : Les troupes fédérales reprennent Argoun, Chali et Goudermes à l'issue de raids indépendantistes.
- 16 janvier : Les fédéraux lancent une nouvelle offensive pour prendre Grozny.
- 29 janvier : Des défenseurs de Grozny commencent à se rendre. Ils seront 216 au 1^{er} février.
- 31 janvier : Prise de la place Minoutka au cœur de Grozny.
- 1^{er} février : Les combattants tchétchènes se retirent de la capitale.
- 3-4 février : L'armée russe procède au « nettoyage » de Grozny. Les Tchétchènes affirment que le gros de leurs troupes a quitté la ville.
- 6 février : Vladimir Poutine annonce à la télévision que « l'opération de libération de Grozny est terminée ».
- Fin février : Les combats se poursuivent dans les montagnes du sud du pays où se sont regroupés les combattants tchétchènes, notamment autour des bourgs de Chatoï et de Komsomolskoïe encerclés.

- 3 mars : Lors de la prise de Chatoï, les troupes fédérales libèrent deux scientifiques polonaises détenues en otages par une bande tchéchène.
- 5 mars : Durs combats autour de Komsomolskoïe où se sont regroupés les boïeviki (plus de 2 000, selon les Russes).
- 21-22 mars : Prise de Komsomolskoïe par les fédéraux.
- 29 mars : Embuscade tchéchène contre un convoi blindé russe près d'Argoun (60 morts, d'après les boïeviki). Contrairement aux affirmations de l'état-major russe, les combattants tchéchènes sont toujours libres de leurs mouvements.
- 1^{er}-4 avril : Visite en Tchétchénie de Mary Robinson, haut-commissaire des Nations unies. Elle dénonce les violations des droits de l'homme commises par les troupes russes.
- 6 avril : L'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe suspend le droit de vote des délégués russes et demande aux Conseils des ministres des États membres d'engager une procédure d'exclusion contre la Russie.
- 10 avril : Le président tchéchène Aslan Maskhadov se dit prêt à un dialogue « sans condition ».
- 13 avril : Le Kremlin est favorable à l'ouverture de pour-parlers avec des représentants tchéchènes.

Glossaire

Avars : musulmans sunnites, l'une des grandes ethnies du Daguestan.

BMP : véhicule blindé d'infanterie.

Boïevik(i) : combattant(s) tchéchène(s).

BTR : véhicule de transport de troupes blindé.

Conseil de la Fédération : chambre haute du Parlement russe, équivalent du Sénat.

Douma d'État : chambre basse du Parlement russe.

FAPSI : Agence fédérale pour les communications et l'information gouvernementales dont le rôle est d'assurer la sécurité des liaisons électroniques (comme la NSA aux États-Unis).

FSB : Service fédéral de sécurité, successeur du KGB pour le contre-espionnage et la sécurité intérieure.

Gouin : Direction principale de l'application des peines. L'administration pénitentiaire du ministère russe de la Justice.

Grad : système de lance-roquettes multiples.

Kontraktnik(i) : Supplétif(s), soldat(s) sous contrat (généralement du ministère de l'Intérieur), servant pour la durée des opérations.

Laks : ethnie musulmane (sunnite) du Daguestan.

Milice : l'équivalent de la police en Russie.

MVD : ministère des Affaires intérieures.

OMON : sigle d'*Otriady militsii ossobogo naznatcheniia* (Détachements de la milice à destination spéciale), équivalent des CRS en France.

SOBR : sigle de *Spetsialnyï otriad bystrogo reaguïrovaniia* (Détachements spéciaux de réaction rapide), équipes antiterroristes du ministère de l'Intérieur.

Wahhabites : membres d'une secte fondamentaliste islamiste qui prêchent l'application stricte de la loi coranique. Certains groupes rebelles tchéchènes se réclament du wahhabisme.

Table

<i>Note de l'éditeur</i>	7
1. L'amour contre la folie du « cinquième alinéa »	11
2. Le xx ^e siècle russe – siècle des camps	18
3. Les unités spéciales : des bandits légaux	30
4. Le plus terrible, c'est qu'ils sont encore en vie .	40
5. La guerre, principal instinct de l'empire	47
6. Et Kalachnikov fit feu sur les vieillards.....	52
7. Bienvenue en enfer	63
8. « Dites-leur que cette guerre est insensée »	74
9. Contre qui fait-on cette guerre?	85
10. La Fédération de Russie n'offre pas la soupe ..	92
11. Techniques pour diminuer les pertes	103
12. Une réserve appelée « Tchétchénie »	114
13. Un village ou un camp?	123
14. La Tchétchénie fait partie de la Russie, pas les Tchétchènes	133
15. Irradiés par une douleur invisible	144
16. Une nouvelle bataille « décisive »	154
17. La guerre ne voit personne... ..	163
18. La liberté ou la mort? Il se trouve que c'est la même chose... ..	171
19. Combien de victimes pouvons-nous nous permettre?	184
20. Un réfugié en cage.....	194
<i>Chronologie</i>	205
<i>Glossaire</i>	209



JOURNAL DE TCHÉTCHÉ

La Fédération de Russie n'a jamais pendant *de facto* de la Tchétché économique a été suivi, en dé intervention armée des forces russes pour être courte a duré près gée pour lutter contre des « bandes cette première guerre a essentiellement population civile : bombardement et des villages, pillages, viols, massés très par l'armée russe. Les pertes mées à soixante-dix mille personnes et dix mille soldats russes y ont tués une cuisante défaite de l'armée russe première guerre s'est terminée Khassaviourt, qui prévoyaient le fédérales du territoire tchétché référendum d'autodétermination

En janvier 1997, Aslan Mask major de Tchétchénie, a été élu président de la République tchétchénie avec près de 90 % d'élections reconnues comme légitimes par l'OSCE. Il s'est trouvé à la tête d'un État indépendant de seulement 10 % de la population légal et dans lequel allaient se dérouler des prises d'otages, de même que les habitants « habitent », issu d'une interprétation de l'islam. Par ailleurs, le gouvernement a accepté l'existence de tribunaux charia quant la charia : des punitions corporelles et des condamnations à mort ont été prononcées.

La deuxième guerre de Tchétchénie a débuté en août 1999 dans le Dagestan pour une base arrière de trois villages au wahhabisme, des combattants par Chamil Bassaïev et le com